

Saint-Gervais (Haute Savoie)
Modern Hotel, le 16 Août 1920



3522

Chère Marquise,

Les médecins m'ayant recommandé de chercher à devenir une bête, pour guérir, je m'y suis appliqué, et je craignais d'y avoir réussi. Veuillez me pardonner si j'ai été muet longtemps. Je reconquiers peu à peu, avec gaieté, l'usage de la parole. Je vais beaucoup mieux, je respire avec plus de plénitude, mais je me fatigue encore vite, bien que je me promène avec sagesse et que l'on ne me voie pas escalader des pics. Etant dans les montagnes, j'ai fait par politesse des ascensions, mais assis, car les petits chemins de fer grimpeurs ne manquent pas. En sortant de la clinique, à la fin de juin, je suis resté quelques jours chez moi, puis nous sommes partis, ma mère et moi, pour Annecy, ville charmante, où j'ai passé presque tout le mois de juillet dans une espèce de tsépeur qui m'a fait grand bien. De là, nous sommes venus à Saint-Gervais, où je ne resterai pas très longtemps, désirant monter un peu plus haut, pour demander à l'air vif et léger des grands pâturages un endurcissement définitif, non de cœur, mais de poumons et de muscles.

Le paysage riant et calme d'Amuecy était peu fait pour me donner des émotions ou des songes : je l'avais choisi pour cette monographie même. Ma seule promenade a été un court pèlerinage au tombeau de M. Taine, qui domine avec une ostentation solide Menthon Saint-Bernard. J'aurais voulu poser une petite fleur ou une jolie feuille d'arbre sur le tertre funèbre de ce grand professeur, d'ailleurs complètement dépourvu de visibilité, car j'avais la naïveté de me le représenter au bord d'un sentier, recouvert seulement d'une dalle, avec son beau nom. Mais j'ai trouvé un mur avec une infranchissable porte, décorée de signes cruciformes. Un sentiment aigu de la propriété, du confortable, domine tout cela. Son voyage en Angleterre avait fait du mal à M. Taine. Il en était revenu enrapé de sa petite vie d'universitaire et d'écrivain, qu'il comparait au faste féroce des grands intellectuels de là-bas. Le manoir d'Oxford, perdu dans la verdure, qu'il avait regretté de ne pas posséder pendant sa vie, il se l'est construit en miniature pour sa mort, sous forme de chapelle funèbre, en pierres plus inébranlables à supporter que les idées maîtresses et le système d'arguments des Origines de la France Contemporaine.

J'aurais voulu écrire mon sentiment de cela, mais la faculté de médecine de Lyon, qui tient

à honneur de me sauver par l'abêtissement, m'interdit l'écriture. En cachette, j'e lis les journaux. Il y va avec chaprin que les jolis danseurs de mazourke de Varsovie y sont rotés par les Russes : j'e le regrette, car la Pologne, depuis Ploquet, sera toujours chère aux bons républicains, et puis parce que le système du contre-poids en Europe orientale et centrale paraît ébranlé. Mais ce qui me semble plus extraordinaire et plus terrible que cet épisode, c'est, derrière le bolchevisme, le réveil de l'Asie. Que des routiers chinois combattent dans ~~les~~ les armées rouges, qu'Enver pacha commande les divisions bolcheviks en Turkestan, que ce soit un tartare dont le nom finit par Khan qui ~~commande~~ mène la cavalerie russe en Pologne, cela me paraît une sorte de recommencement de Timour. Ce que l'on dit de la discipline inflexible et des procédés militaires des bandes de l'homme me fait penser au capitalisme mongol. Je ne sais si je suis abusé par mes lectures, études orientales, mais j'e crois que le monde asiatique est profondément secoué, et que nous reverrons les innombrables déplacements de peuples du Moyen-Age.

Tu m'as dit, chère Marquise, que Philippe Berthelot m'aurait fait offrir la direction de la Propagande intellectuelle et littéraire aux Affaires Étrangères ? J'ai refusé par attachement pour Herriot, à qui j'e n'ai pas voulu en parler, et aussi sur les conseils de Paul Clouzeau et

de mon ami M. de Hallemand (le "Demi-Bien",
de l'Affaire), alors à Lyon. Ils m'ont claquemuré
dans l'Université. C'était peu de jours avant
celle fièvre qui a bien failli m'enlever et
qui m'a tenu malade si longtemps.

J'espère que vous vous portez bien et que
vos amis, non pas plus fidèles, mais plus empressés
que moi, vous entourent de leurs soins affectueux.
Je pense pouvoir aller à Paris en septembre :
quelle joie pour moi de vous revoir, si vous le
permettez. Je souhaite aussi que M. Migeon
ne prenne pas ses vacances à ce moment. Là : je
devrais lui demander des conseils amicaux, au
printemps, pour prélever quelques objets d'Orient
dans les collections du Musée de la Marine. Ma
maladie a tout détrempé. Je dois tout restorer
et tout renouveler. Depuis combien de temps ne
vous dois-je pas une belle photographie de
la Bibliothèque Marseillaise ! Bentant à la Faculté !
Et pourtant, chère Marquise, Lyon n'est-il
pas votre fief préféré ? L'accepte que les lenteurs
d'un malade me fassent commettre des erreurs,
même des énormités, avec tous, mais non pas
quelles m'enlèvent la plus petite parcelle de votre
amitié.

Reuillez agréer, j'en vous prie, chère Marquise,
tous les hommages et tous les respects du cœur

de votre

Henri Focillon